

« La lutte des classes est une pure invention de Marx. »

*La lutte des classes, on n'en veut plus !*

B. Kouchner, émission *Le forum européen*, ARTE,

17 décembre 2005

Marx a-t-il inventé la lutte des classes ? Il semblerait que oui, si l'on en croit la rumeur qui voudrait que nous soyons dans des sociétés apaisées, où le consensus règne sur le principe de l'économie de marché, et où le seul changement crédible paraît être celui qui fait alterner des majorités successives qui ne se différencient qu'à la marge et sont d'accord sur l'essentiel, la préservation de la propriété privée des moyens de production. Ne voit-on pas le taux de syndicalisation diminuer un peu partout en Occident, les partis réformistes devenir hégémoniques et les partis communistes subsistants être tentés par la social-démocratie, comme si le thème de la lutte des classes et de la nécessité d'une issue révolutionnaire à celle-ci était dépassé ? Cette rumeur semble donner raison à ceux qui voient dans le concept de « classe » une construction intellectuelle artificielle, motivée par l'idéologie et sans répondant véritable dans la réalité socio-historique. C'est le cas du courant de pensée sociologique partisan de « l'individualisme méthodologique », pour lequel l'individu constitue l'atome de base de la société, et qui comprend l'ensemble de la réalité sociale en partant des interactions entre les agents individuels. La meilleure illustration nous en est fournie par la pensée de F. Hayek, en particulier dans *Droit, législation et liberté* (1978), largement consacré à

la critique du marxisme : il n'y a pas pour lui de « classes » mais des « groupes » susceptibles de se faire ou de se défaire au gré de la compétition individuelle, et la propriété privée n'introduit aucun clivage essentiel entre eux. En France, l'école de R. Boudon a alimenté cette orientation alors même que P. Bourdieu présentait, avec une grande rigueur, une tout autre vision, proche de celle de Marx, donnant au social la priorité causale sur l'individu, et mettant en avant les rapports de domination qui le structurent. Alors, qu'en est-il ?

D'abord, Marx n'a pas inventé la lutte des classes au sens où cette théorie viendrait de lui : des historiens et des économistes bourgeois avaient déjà mis en avant l'existence des classes, insisté sur leurs conflits et éclairé la nature économique de ceux-ci. Mais surtout, il ne l'a pas « inventée » au sens où l'on invente une conception imaginaire qui ne correspond pas au réel. On peut même lui être gré de nous en avoir proposé une analyse économique-sociale bien plus profonde que celle de ses devanciers, même s'il ne l'a pas totalement formalisée, *Le Capital* étant resté inachevé en particulier sur ce point. Pour lui, la réalité sociale est première et les groupes qui la constituent ne sont pas juxtaposés ni seulement composés d'individus, mais unis par des rapports qui en font justement des « classes » : ce terme ne peut s'utiliser au singulier car il faut qu'il y ait au moins deux classes pour qu'il y ait des classes. Plus précisément, c'est à partir de la propriété des moyens de production et du rôle que les hommes jouent au sein de celle-ci, qu'elles se définissent : il y a ceux qui possèdent les instruments de travail, ne les font pas fonctionner directement et en tirent un profit, et ceux qui ne les possèdent pas, les font agir et ne reçoivent qu'une maigre part de ce qu'ils ont produit. On voit clairement que la notion de classe est indissociable de celle d'exploitation du travail et qu'elle

oppose, tout en les unissant formellement, les exploités et les exploités, introduisant la relation et le conflit au cœur de la réalité sociale.

Mais on voit aussi que son champ d'application dépasse de loin la seule société capitaliste : « L'histoire de toute société jusqu'à nos jours est l'histoire de luttes de classes » dit la première phrase du *Manifeste du Parti communiste*. Marx en fait donc une clef de compréhension de l'histoire humaine, à l'exception des sociétés primitives. C'est ainsi que l'opposition des maîtres et des esclaves, puis des seigneurs et des serfs a structuré les deux grandes époques passées, l'Antiquité et le Moyen Âge, et que celle des bourgeois et des prolétaires traverse l'époque contemporaine, avec à chaque fois un conflit majeur d'intérêts qui explique la dynamique historique des affrontements sociaux et des changements politiques. Mais il ajoute que cette lutte est « tantôt ouverte, tantôt dissimulée ». Notation décisive : ce n'est pas parce qu'il ne se manifeste pas ouvertement que l'antagonisme des classes n'existe pas, inscrit dans la structure économique de la société. Par contre, ce point rend compte de l'illusion de sa disparition lorsqu'on se fie à la seule chronique des événements ou à la conscience ordinaire pour penser la réalité sociale. Qu'en est-il alors de la structure des classes en régime capitaliste telle que l'analyse théorique, déchirant cette apparence, la révèle ?

Pour Marx, ce régime non seulement n'abolit pas l'opposition des classes mais la renforce en la simplifiant : la grande industrie et la concentration de la propriété privée bourgeoise font apparaître un prolétariat de plus en plus nombreux, voué à une paupérisation croissante, au moins relative, dont les intérêts sont antagoniques de ceux de la bourgeoisie, et qui devrait être amené à faire la révolution. Certes, ce pronostic politique ne s'est pas réalisé comme il l'avait prévu, du fait

d'un certain nombre de réformes imposées depuis plus d'un siècle au système capitaliste par ceux qui voulaient son abolition, et qui n'auront réussi qu'à l'améliorer de l'intérieur. Mais le diagnostic sociologique lui-même paraît difficilement contestable, à condition d'intégrer deux précisions. D'abord, Marx ne réduit jamais une formation sociale à une seule opposition de deux classes, même si la forme de production qui la définit s'analyse à partir de celle-ci. C'est ainsi que le capitalisme comporte des oppositions secondaires, mais de classes, comme celle qu'on trouve au sein du monde paysan. Mais surtout, Marx entendait par « prolétariat » la masse de ceux qui contribuent, directement ou indirectement, à la production des richesses industrielles et en sont spoliés, quelle que soit la nature concrète de leur travail. De ce point de vue, bien des couches sociales nouvelles définissant ce qu'on appelle les classes moyennes sont bien, structurellement, dans le camp des exploités, même si elles n'en ont pas clairement conscience. Le renouvellement technologique considérable du capitalisme, au sein même de l'Occident, sans compter les effets de la mondialisation, ne justifie donc pas l'idée d'une disparition enchantée des classes. Toutes les analyses empiriques montrent au contraire que les clivages essentiels demeurent à ce niveau, avec leurs effets inégalitaires considérables dans l'accès à la richesse et à nombre de biens sociaux comme la santé, la culture, les loisirs, etc., et elles paraissent donner raison à ceux qui continuent de parler conceptuellement des classes et de leur lutte. Reste plutôt à savoir si ce principe d'explication rend compte de la totalité du processus historique, comme Marx semble parfois le suggérer, et si l'on peut accepter l'idée que l'organisation de la société en classes, qui a tant pesé sur l'histoire humaine, peut être supprimée dans l'avenir. C'est un autre débat, mais c'est le vrai débat.